

JOURNAL D'UN TEMOIN
LA GUERRE VUE DEPUIS BRUXELLES
(Roberto J. PAYRO, pour *La Nación*)

Bruxelles, novembre (1914). Deuxième semaine.

De ces jours-ci, on obtient très difficilement les passeports et seulement après avoir justifié le but du voyage que l'on désire faire. Il semble que cette recrudescence de la sévérité allemande ait été motivée par la convocation que le gouvernement belge a adressée aux citoyens de dix-huit à trente ans. L'Allemagne ne veut pas qu'ils s'enrôlent.

Le 6 novembre, de nombreux jeunes belges furent arrêtés à Anvers et on les relâcha le 7, mais avec l'interdiction formelle de répondre à l'appel et en menaçant de les emprisonner dès qu'ils tenteraient de quitter la ville.

Néanmoins, tant à Bruxelles que dans le reste du pays, le nombre d'hommes capables d'empoigner une arme, depuis les adolescents jusqu'aux hommes mûrs, diminue chaque jour alors que, auparavant, ils pullulaient dans les rues, à la grande surprise des Allemands, qui ne comprennent pas que l'on ne soit pas soldat.

Le nombre de demandeurs d'asile belges en Hollande continue effectivement à augmenter, même si ceux qui sont rentrés au pays sont également nombreux. Comme je lui demandais la cause de ce phénomène, un journaliste connu m'a répondu :

- Le fait, même inexplicable à première vue, a sa raison d'être. Il s'agit à présent d'une nouvelle catégorie de fugitifs qui passent la frontière. Avant, c'étaient ceux qui fuyaient l'incendie et les obus ; aujourd'hui, ceux qui s'en vont, ce sont ceux qui

ont trouvé leur foyer détruit, ceux qui ne savent pas comment gagner leur vie, ceux qui ont peur de connaître la faim.

La Belgique est en proie à une crise terrible, à une sorte de catalepsie, fort semblable à la mort ...

Mais il n'y a pas seulement les timorés qui s'en vont : il y a aussi ceux qui ont envie de se battre, de défendre leur terre, de mourir pour elle s'il le faut et, de ces derniers, l'ami journaliste ne m'a pas parlé.

Je suis bien informé par ailleurs.

Dans les quartiers que je fréquente et dont la population m'est, pour ainsi dire, familière, je remarque d'étranges et continuelles disparitions. La petite place de Ma Campagne, le carrefour avec la rue Defacqz, la place Louise, la porte de Namur, ne servent plus de lieux de réunion aux groupes de jeunes qui, avant, accouraient pour commenter les événements du jour ou les délices plus ou moins

effrontées de la *zwanze* bruxelloise, que dans mes tendres années on appelait "*chichoneo*" ou "*titeo*" à Buenos Aires. Et je connais le secret. Ils se sont rendu noblement compte que leur dignité et le bien commun exigeaient d'eux autre chose à ces heures tragiques et, un par un, deux par deux, ensuite par dizaines et par centaines, ils ont essaimé pour franchir la frontière de Hollande, faire la traversée vers l'Angleterre, ensuite vers la France, afin d'accourir au petit triangle où palpite encore la Belgique et afin de s'enrôler comme volontaires dans l'armée de la patrie.

Comment passent-ils ? Mystère !

La frontière est longue mais les sentinelles allemandes sont tellement nombreuses qu'elles peuvent se voir et même se parler sans quitter leurs postes, depuis la côte de la Mer du Nord jusqu'à l'extrême nord-est du Limbourg. Et pourtant, ils

passent, comme la marée lente et constante, presque imperceptible malgré sa masse, et que personne ne peut arrêter.

Les hésitations des premiers jours, dues surtout au manque de directive, de mot d'ordre, d'exemple venant d'en haut, et la sorte d'anarchie dans laquelle s'est retrouvée la garde civique à cause de son organisation risible et de l'impéritie complète de ses chefs, commencent à être bien compensées aujourd'hui par le mouvement généreux et intrépide qui se produit et s'accroît d'heure en heure.

Entretemps, l'autorité militaire allemande se préoccupe de cet exode, qu'elle est impuissante à arrêter avec sa vigilance et ses menaces, et elle a fini par faire savoir à la légation néerlandaise de Bruxelles qu'elle désire le retour des Belges réfugiés en Hollande car elle considère que c'est indispensable

pour qu'une vie normale reprenne sur le territoire. Et, afin de tranquilliser les fugitifs et diminuer l'élan des bons patriotes, le gouverneur allemand déclare :

"La rumeur a circulé parmi les Belges réfugiés en Hollande que, s'ils reviennent en Belgique, l'autorité allemande les empêchera de retourner aux Pays-Bas pour rechercher leurs familles. Le gouverneur général désire que l'on démente ces rumeurs qui sont fausses et susceptibles d'empêcher le rétablissement de la vie normale dans les régions frontalières. Il désire que les fugitifs sachent qu'on leur permettra d'aller à la recherche de leurs familles."

Mais, même si on leur promet la paix, les jeunes gens sentent qu'un devoir vital leur impose la guerre. Et ils y vont !

Entretiens, le gouvernement belge du Havre veille, dans la mesure du possible, à maintenir le pays en vie et le consul général de Belgique à Amsterdam a rendu publique

l'information selon laquelle : les fonctionnaires belges du ministère des finances, ainsi que ceux du ministère de l'intérieur, étaient autorisés à reprendre le travail à certaines conditions ; les professeurs et instituteurs doivent se mettre à la disposition des autorités locales dont ils dépendent ; et les fonctionnaires du ministère de la justice doivent reprendre leurs fonctions, sauf dans le cas d'impossibilité morale ou matérielle. En accord avec les prescriptions de la convention de La Haye, ces fonctionnaires sont autorisés à signer la déclaration suivante :

"Le soussigné s'engage par cette déclaration, conformément aux résolutions de la convention de La Haye, du 18 octobre 1907, à exercer ses fonctions scrupuleusement et loyalement et à ne rien entreprendre ni permettre qui puisse porter préjudice à l'administration allemande en territoire belge. »

D'après la même publication, il leur est interdit de

prêter un serment de fidélité à la puissance occupante du territoire.

Les fonctionnaires des postes, télégraphes, téléphones et chemins de fer, ainsi que ceux du ministère des travaux publics, ne sont pas autorisés à se mettre aux ordres des Allemands et, quant aux fonctionnaires d'Anvers, exception faite des magistrats, professeurs et instituteurs, le consul leur dit, au nom du gouvernement belge, qu'il ne croit ni sûr ni digne qu'ils regagnent leurs postes.

*

La guerre sur le territoire belge se déroule de façon lente et meurtrière. On a annoncé cette semaine la prise de Dixmude par les Allemands, qui ont dit avoir obtenu d'autres avantages sur l'Yser, mais il semble à présent qu'ils ont dû se réfugier sur la rive droite de ce fleuve, cédant le terrain aux alliés, pouce par pouce, non sans combats acharnés et sanglants. L'escadre anglaise a canonné l'aile gauche allemande, mais nous n'en connaissons pas

les résultats, car nous ne disposons plus d'autres moyens d'information que les communiqués officiels de l'ennemi et ce dernier ne parle jamais de ses morts, ses blessés, ses prisonniers ni du matériel qu'il doit indubitablement perdre, car on ne fait pas d'omelette sans casser d'oeufs. Néanmoins, à travers cette information très partielle et incomplète, transparait le fait que les alliés se comportent merveilleusement, avec autant de ténacité que de hardiesse, et que les Allemands sont contraints à la défensive, malgré toutes leurs illusions.

Le temps se montre tellement défavorable qu'il faut craindre une prolongation indéfinie des opérations, au fur et à mesure que l'on s'enfonce dans l'hiver. Aux brouillards succèdent les pluies et les tempêtes, et les combattants vivent entre la boue et l'eau qui envahit leurs tranchées, à quoi il faut encore ajouter les inondations. Cela n'empêche pas pour le moment la poursuite de la lutte terrible, où les combats revêtent un caractère de

violence terrible. Lors de ceux livrés entre Arras et Lille, par exemple, les lignes ennemies se trouvaient à peine à deux cents mètres de distance et, à certains endroits, elles ont été plus proches encore.

Cela s'explique par le nouveau visage, inattendu, qu'a revêtu la guerre, cette guerre sans batailles rangées, prouvant que les forteresses ne sont utiles que si elles ont autour d'elles une armée d'opérations, et qui est pourtant une véritable guerre de siège, où les anciens forts ont été remplacés par les tranchées, les châteaux en pierre par de simples palissades improvisées mais sur lesquelles échouent les attaques.

Pour en revenir à la ligne d'Arras à Lille, j'ajouterai que, dans quelques villages, on a lutté à la baïonnette dans les habitations elles-mêmes et dans les caves. On combattait de chaumière en chaumière. Les maisons qui restaient debout après le combat

étaient détruites avec des grenades incendiaires. De nombreux morts gisent sous les décombres. Quantités de cadavres sont également restés sans sépultures et l'état sanitaire de la région est épouvantable. Il est presque impossible de s'approcher des localités populaires du nord d'Arras ...

Entretiens, les Belges se montrent intrépidement résolus à ne pas abandonner l'ultime bout non occupé de leur territoire et à le défendre à tout prix ; héroïque décision à laquelle n'est pas étranger le jeune roi Albert, qui se trouve dans les tranchées, pendant que la reine Elisabeth reste, quasi à ses côtés, à la tête des hôpitaux qui fonctionnent derrière les lignes alliées, à courte distance de l'endroit où l'on combat sans répit. J'ai appris que, lorsqu'il fut obligé de quitter Ostende, le couple royal alla s'installer dans une petite « villa » située derrière la ligne de combat, à l'extrémité de l'aile gauche des

alliés. Le roi partit le premier, avec son état-major, en direction du sud, et la reine resta à Ostende le temps nécessaire pour s'assurer qu'il ne restait pas un seul blessé belge dans les hôpitaux. L'avant-garde de la cavalerie allemande arriva dans la ville, une heure après le départ de la reine.

En attendant, l'occupant ne se borne pas à combattre pour chasser les Belges de leur territoire et pouvoir proclamer l'annexion de la Belgique à l'empire allemand, mais il se consacre aussi opiniâtrement à renforcer ses fortifications dans le pays, réalisant de grands travaux de retranchement entre la mer, Bruges et Gand, qui lui seront très utiles quand aura lieu la retraite, tentant de réparer les forts d'Anvers et faisant la même chose à Namur, où de nombreuses équipes de manoeuvres et d'ouvriers venues d'Allemagne creusent des tranchées, restaurent les forts et réalisent d'autres ouvrages de

défense.

Cette nouvelle engendre des espoirs et des craintes car, si les uns y voient un indice que les Allemands songent à la retraite, les autres la prennent comme une menace de nouveaux désastres.

*

Les affiches allemandes ont publié cette semaine un télégramme de Berlin, qui me semble curieux et suggestif, et auquel on attribue une tendance politique pas moins extraordinaire que le rapprochement entre Allemands et Français au détriment des Anglais, la bête noire des premiers. Le télégramme en question est rédigé comme suit (**N.d.T.:** 9 novembre 1914) :

"Sven Hedin a raconté à un collaborateur du "*Lokalanzeiger*" de Berlin ses excellentes impressions, emportées du quartier général allemand. Il ajouta : « *J'ai été très agréablement touché des sentiments que j'ai partout rencontrés à*

l'égard des Français. On les estime comme adversaires et comme hommes, on honore leur dévouement et leur patriotisme et on apprécie beaucoup leurs vertus militaires. Par contre, à l'égard de l'Angleterre, ce n'est que haine et mépris pour ces mercenaires."

Roberto J. Payró

Copyright, 2015 : Bernard GOORDEN, pour la traduction française.

PAYRO ; « *La guerra vista desde Bruselas. Diario de un testigo* (41) », in LA NACION ; 27/04/1915.

Notes du traducteur (N.d.T.) :

Citation de Sven Anders von Hedin (1865-1952), extraite de « *Pages actuelles 1914-1915 (N°42). Comment les Allemands font l'Opinion. Nouvelles de*

guerre affichées à Bruxelles du 20 août au 15 novembre 1914 » ; Paris ; Bloud et Gay, éditeurs ; 1915 ; N°42, Tome premier, page 79. Voir e. a. :

<http://scans.library.utoronto.ca/pdf/4/24/pagesactuelles41franuoft/pagesactuelles41franuoft.pdf>

